

Jeudi 24 janvier 2013

Plants de salut Le refuge végétal d'un Japonais blessé

HUBERT HADDAD

Le Peintre d'éventail

et **les Haïkus du peintre d'éventail**

Zulma, respectivement 187 pp., 17 € et 141 pp., 15,20 €.

Le beau regard d'une jeune fille resté en lui comme une lame. Cette inadvertance lui a coûté la vie. Marqué à jamais par la mort de cette inconnue plus que par le séisme qui a suivi, Matabei fuit Kobe en ruine et se retire au fin fond de la contrée d'Atôra, dans un endroit perdu entre montagne et Pacifique. La paisible pension de l'ancienne courtisane Dame Hison, sa maîtresse occasionnelle, semble ne recueillir que des locataires marqués par un drame lié à l'histoire récente du Japon. Un huis clos paisible aux confins du monde. Matabei tente d'oublier l'avant, vit comme en suspension. Le jardin qui entoure l'auberge, miracle d'agrément qui contient tous les paysages, joue comme un baume. «*Seul le jardin le consolait de cette hémorragie blanche ou noire qui asséchait en lui l'énergie et le désir.*» Le vieux Osaki Tanako a transposé son art de peintre d'éventail à l'esthétique du jardin, sa philosophie aux plantes, à l'eau et à l'agencement des pierres. Matabei devient son disciple dévoué, reprenant le flambeau à sa mort. Dans cette humble occupation liée à l'harmonie et aux saisons, Matabei s'absorbe et entreprend de former à son tour le jeune adolescent mal dégrossi Xu Hi-han, qui débarque un jour à la pension. C'est ce disciple-là, devenu mémorialiste, qui ouvre le *Peintre d'éventail*.

Le temps semble s'être figé dans la grâce du labyrinthe végétal et les dîners de la pension. L'écriture est ciselée et contemplative. Un conte japonisant qu'on imagine au départ un brin moralisant, pseudo philosophique. Mais il ne demande rien d'autre que d'être lu et prend par la grâce de sa simplicité, l'évocation de ses images et le remuement intime qu'il suscite. Hubert Haddad n'est jamais allé au Japon, et cela n'a aucune importance. L'auteur protéiforme a du goût pour les contrées inconnues comme pour tous les genres littéraires, et préfère pétrir la pâte de l'imaginaire, dans un mode hallucinatoire.

Au fil des années, Matabei vieillissant perce le secret des éventails sertis de haïkus de son maître. Chacun représente une des facettes, un détail de la composition du jardin. En trois phrases et une délicate réalisation en trois couleurs sur papier et soie. Mais rien ne dure, surtout ici, dans un pays en permanence au bord du vertige qui précède la catastrophe. Retenir l'harmonie et le temps reste une illusion face à la vague du temps. «*Au-dessus des montagnes, très haut, les nuages emportaient avec eux l'énigme d'une vie sereine, en si peu de temps abolie, anéantie, chue dans l'océan comme un cerf-volant au bout de son fil.*» Mort et destruction, des vestiges retrouvés, Matabei va reconstituer un jardin de pensée.

Hubert Haddad a d'abord écrit près d'un millier de haïkus qui lui ont ensuite inspiré l'image en demi-teinte, traumatisée et redemptrice, du peintre d'éventail. L'orée du livre peut faire songer au vieux peintre Wang-Fô et à son disciple, dans la Chine du Moyen Âge des *Nouvelles orientales* de Yourcenar. La quête d'une perfection esthétique, au-delà des blessures et hors du brouhaha du monde.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL